

5^e Année - N° 186.

Le numéro : 30 centimes

9 Mai 1918.

LE PAYS DE FRANCE



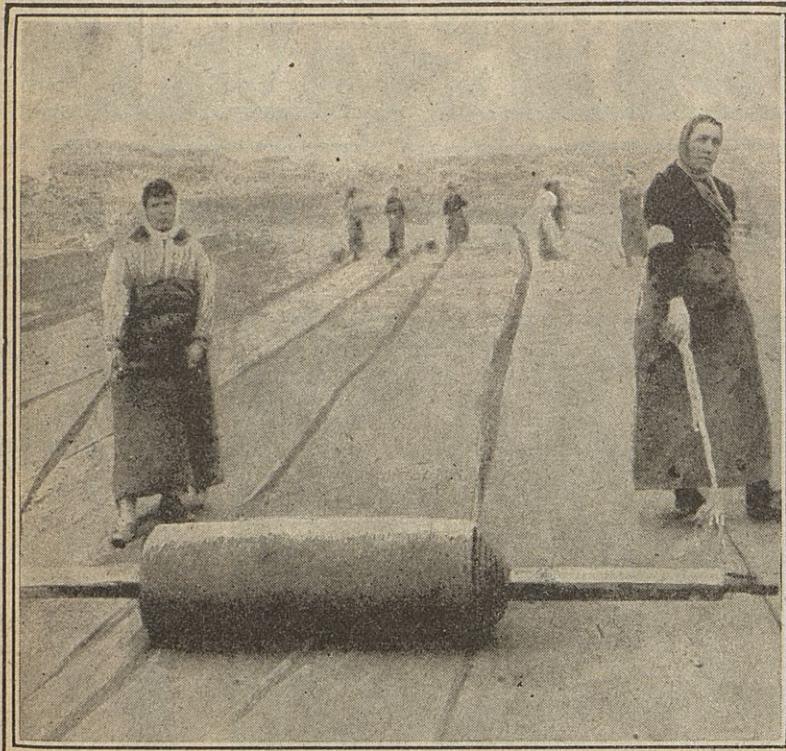
Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Abonnement pour la France. 15 Frs.

L'aviateur Fonck

Abonnement pour l'Etranger. 20

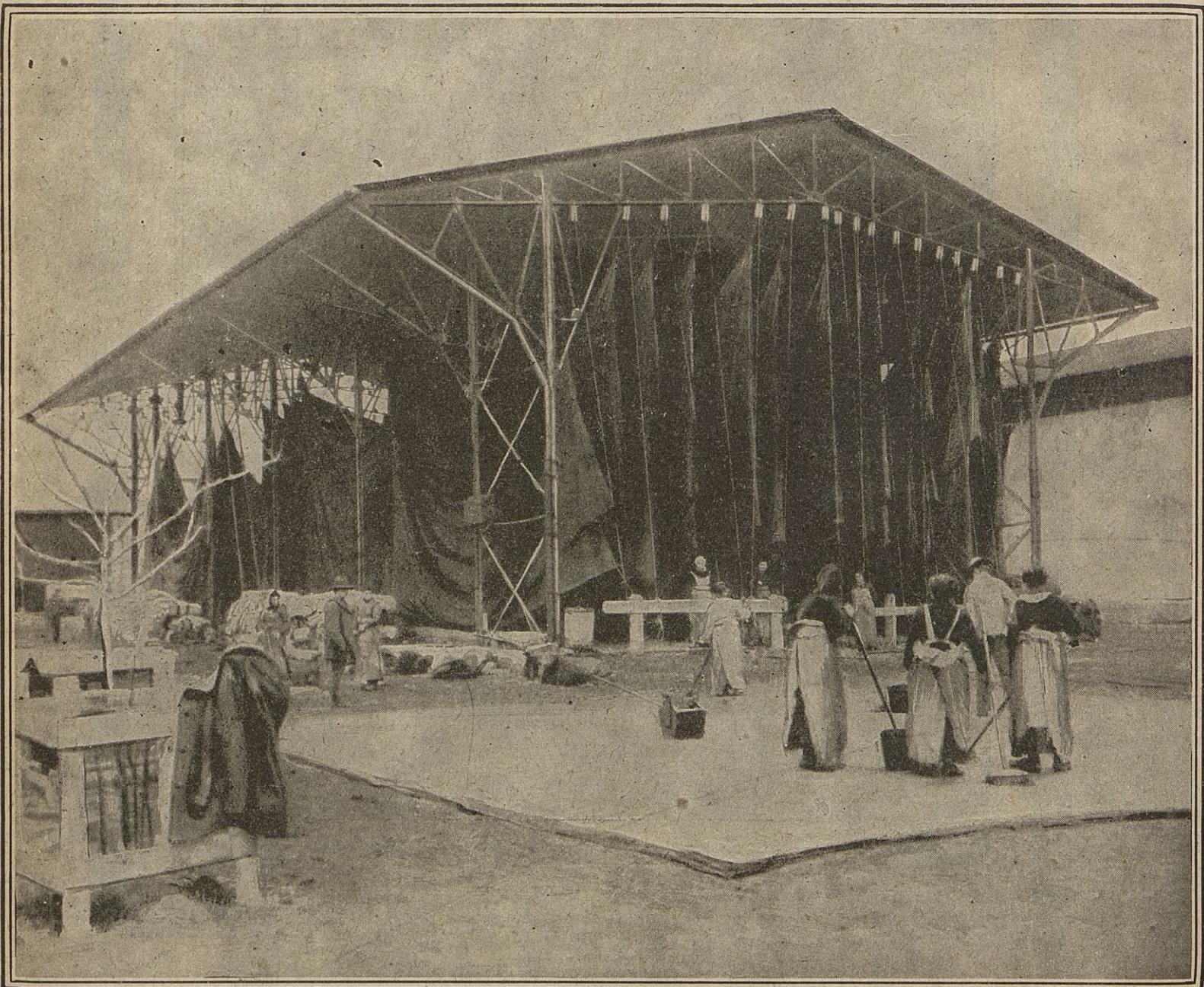
Edité par
Le Matin
2.4.6
boulevard Poissonnière
PARIS

2
UN ATELIER DE CAMOUFLAGE DE L'ARMÉE AMÉRICAINE

Les toiles qui serviront au camouflage sont déroulées à même le sol, pour recevoir la peinture qui leur est destinée. Des femmes du pays exécutent ce travail.



Des artistes improvisées, sous la direction de camoufleurs habiles, étaient sur les toiles les couleurs qui figureront des surfaces herbeuses, des buissons, etc.



Les Américains ne sont que depuis quelques mois sur le front, mais ils se sont déjà assimilé toutes les ruses qui entrent dans la pratique de la guerre moderne. Le camouflage des routes, des sites n'a plus de secrets pour eux ; c'est à l'arrière que se préparent les toiles peintes dont ils font usage. Voici des femmes occupées à étendre des couleurs sur des toiles qu'elles suspendront ensuite dans ce hangar pour les faire sécher.

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 25 Avril au 2 Mai

LNE nouvelle phase de l'offensive allemande s'est ouverte le 25 avril par une attaque de grand style contre les lignes franco-britanniques du nord de Bailleul à l'est de Wytschaete. A cette attaque en a succédé une autre, non moins importante, le 29, sur le même front depuis Meteren jusqu'à Zillebeke. Les violentes batailles qui se sont livrées à cette occasion se sont terminées pour l'ennemi par des échecs, car les déplacements de ses lignes qu'il a obtenus sont des résultats insignifiants par rapport au but visé et à l'importance des pertes qu'ils ont coûtés. L'effort que les Allemands ont fourni dans ces nouvelles attaques est un des plus puissants qu'ils aient faits depuis la présente offensive générale.

Sur le front de la première attaque, l'action est menée par neuf divisions : la bataille fait rage principalement aux environs de Dranoutre, du mont Kemmel et de Vierstraat. Après des alternatives diverses, les alliés se voient contraints d'abandonner à l'ennemi Dranoutre, le mont Kemmel et le village. Dans la même journée ils contre-attaquent avec succès ; mais l'ennemi revient à la charge avec des forces considérables contre leurs positions de Locre à la Clytte et celles qui étaient à cheval sur le canal Ypres-Comines. Après des combats très durs, et surtout très coûteux pour l'assaillant, notre ligne recule quelque peu dans la direction de Locre, ainsi que sur les deux rives du canal. Cette bataille se poursuit encore durant toute la journée du 27 avec une fureur qui n'avait pas été atteinte jusque-là.

Au nord de la Lys les Boches essaient, par des efforts répétés, d'exploiter les avantages obtenus la veille, sans égard pour les nouvelles pertes que leur infligent les alliés. Mais ils sont nettement contenus et ne peuvent plus que piétiner sur leurs positions. Les assauts contre les positions françaises de Locre à la Clytte ont été particulièrement brutaux ; au quatrième seulement l'ennemi réussit à enlever Locre, mais dans la soirée les alliés reprennent le village en une brillante contre-attaque. Même acharnement au nord de Kemmel et près de Voormezeele qui finit par rester entre nos mains malgré l'opiniâtré des Boches et l'attaque qu'ils prononcent le même jour au bois de la Crête, au sud-ouest de là. Dans ces engagements nos troupes font plusieurs centaines de prisonniers.

Au cours de la journée du 28, alors que le reste du front est relativement calme, les villages de Locre et de Voormezeele font de nouveau l'objet de combats furieux, mais sans résultats pour les Allemands. Cherchant à tout prix une décision, ceux-ci ouvrent, le 29, un bombardement intensif contre tout le front Meteren-Voormezeele-Zillebeke et le font suivre d'une puissante attaque qui embrasse toute la ligne, soit une vingtaine de kilomètres ; en même temps ils attaquent les Belges au nord d'Ypres. Les assauts se répètent sans interruption et toujours avec des troupes renouvelées. Les Français occupent, dans cette partie de la bataille, les hauteurs aux environs du Scherpenberg et le mont Rouge, à l'ouest du Kemmel. Malgré ces assauts exceptionnellement rudes nos lignes et celles des Belges restent intactes. On constate que l'ennemi a payé d'immenses pertes cette infructueuse tentative de forcement de notre front, qui s'est soldée pour lui par une défaite de plus. Cette journée du 29 avril est l'une de celles dans lesquelles depuis le 21 mars il a sacrifié le plus de troupes sans aucun profit. A la suite de cette grande bataille, on ne signale rien sur ce front ni le 30, ni le 1^{er} mai. Ce front, le 2 mai, marque une ligne droite de l'est d'Hazebrouck à l'est d'Ypres. De Meteren à la Clytte il est occupé par les Français dont la ligne a pour point d'appui la région des monts, celui des Cats, à 4 kilomètres en arrière, puis le Kokerreel et, presque sur la ligne de feu, les monts Noir, Vidaigne et Rouge, qui prolonge le Scherpenberg. Au nord, les Anglais combattent dans la plaine d'Ypres : leur front est de 3 kilomètres environ, divisé en secteurs par l'étang du Dickebusch, le canal de Comines, l'étang de Zillebeke. Au delà, ce sont les Belges.

Pendant que se déroule cette bataille les Français, le 24, reprennent, au nord-ouest de Festubert, quelques positions qu'ils avaient perdues le 22 et repoussent une forte attaque à l'est de Robecq. Du 26 au 27 nous perdons là un petit poste, mais nos troupes le reprennent le 29 en y faisant cinquante prisonniers.

La région de Villers-Bretonneux reste le centre d'une vive agitation. Français et Anglais y opèrent de concert. Après les combats du 25, qui nous avaient fait perdre le village de Hangard, nos troupes, le 26, contre-

attaquent depuis Villers-Bretonneux jusqu'au sud de la Luce et, en dépit d'une résistance opiniâtre, elles réalisent des progrès intéressants ; elles enlèvent le monument au sud de Villers-Bretonneux, pénètrent dans le bois de Hangard et reprennent la partie ouest du village. Les Boches lancent jusqu'à sept assauts contre le bois sans pouvoir nous en déloger : quant au village, il change de maîtres à deux reprises. Au sud de la Luce nos hommes s'emparent du Verger et réussissent à s'y maintenir.

Le communiqué britannique, rendant compte, le 27, des mêmes opérations auxquelles ont concouru les Anglais, signale que les alliés ont fait au cours des combats dans ce secteur depuis l'avant-veille neuf cents prisonniers.

Le lendemain et les jours suivants n'amènent pas de changement dans ce secteur, bien que le calme n'y soit point revenu. Le 29 les Allemands essaient à plusieurs reprises de nous attaquer dans le bois de Hangard, mais ils en sont pour leurs frais.

La région de Noyon n'a été troublée, jusqu'au 30, que par la lutte habituelle d'artillerie et quelques rencontres de patrouilles. A cette date on signale une attaque allemande qui donne lieu à un vif combat, à la suite duquel les Allemands sont rejetés dans leurs lignes.

Ainsi, d'Ypres à Noyon, les efforts des Boches, bien que considérables, restent, depuis le commencement de leur grande offensive, sans résultat majeur. Ils ont pu, au prix de sacrifices formidables, prendre pied sur les marges de leurs objectifs, mais ces objectifs eux-mêmes, ils n'ont pu, en un mois et demi de lutte, les atteindre.

Entre autres faits que l'on a signalés sur le front français, nous remarquons, le 25, une attaque après bombardement en Woëvre, dans le secteur de Régenville. Nos troupes ont rétabli leur ligne, un moment entamée, et ont fait des prisonniers. Quelques autres tentatives analogues, moins importantes, et qui se situent un peu partout, n'ont pas eu plus de succès. Mais nos soldats ont été heureux dans des coups de main qu'ils ont exécutés en différents secteurs.

Les Allemands continuent à donner des coups de sonde sur le front belge. A la suite de leur

attaque infructueuse au sud du lac Blankaert, ils ont essayé à plusieurs reprises, notamment le 27 avril, de prendre pied dans les lignes de nos alliés ; repoussés, tant par l'artillerie que par des contre-attaques, ils ont perdu là quelques prisonniers et ne sont arrivés à rien. Une autre attaque à l'ouest de Saint-Georges, du 22 au 23, n'avait pas eu plus de succès. Les attaques suivantes se relaient aux opérations contre les alliés.

NOTRE COUVERTURE

LE SOUS-LIEUTENANT FONCK

« AS DES AS »

Le vengeur de Guynemer a pris sa place à la tête de la liste des « as » ; le 27 avril, le sous-lieutenant Fonck comptait en effet 36 victoires, dépassant le lieutenant Nungesser qui avait 33 avions boches à son tableau.

René Fonck est né le 17 mars 1894 à Saulcy-sur-Meurthe (Vosges) ; avant la guerre il exerçait la profession d'ajusteur ; il fut mobilisé dans l'aviation comme mécanicien ; en 1915, il faisait son apprentissage comme pilote aviateur. Il fut d'abord chargé du réglage et fut versé d'office dans l'aviation de chasse après deux victoires sur des appareils ennemis. Au début de mai 1917, on lui donnait un avion de chasse, huit jours plus tard il avait abattu son cinquième avion ; c'était le début d'une carrière rapide et magnifique.

Après avoir vengé Guynemer en abattant son vainqueur l'aviateur boche Wissmann, René Fonck recevait en décembre dernier la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

En janvier 1918, il avait abattu vingt avions ; en février, il en abattait cinq. Depuis la grande offensive allemande jusqu'au 27 avril, il en a abattu onze. Il a le record de la vitesse dans la totalisation des victoires.

Le sous-lieutenant Fonck est, comme Guynemer, un tireur hors ligne et un pilote d'une virtuosité extraordinaire ; il vole très haut et très loin dans les lignes ennemis, allant chercher son adversaire ; aussi est-il certain que seulement la moitié de ses victoires ont été officiellement homologuées. Notre « as des as » n'a jamais encore été blessé.

LA GRANDE OFFENSIVE ALLEMANDE⁽¹⁾

Troisième phase. — L'ATTAKUE SUR LA LYS

Par le C^t BOUVIER DE LAMOTTE
Breveté d'Etat-Major.

La ruée ennemie sur l'aile droite des Britanniques n'avait pas donné ce que l'état-major allemand espérait pour le début de l'offensive.

Sans doute l'armée du maréchal Haig avait été refoulée. Son aile droite, à la date du 7 avril, avait été reportée des environs de Saint-Quentin à Villers-Bretonneux. C'était bien un recul de près de 50 kilomètres ; c'était important, sérieux même ; mais l'aile droite des Britanniques n'avait pas été disloquée, les armées franco-anglaises étaient toujours en liaison étroite et, ce qui était très appréciable pour les alliés, la route d'Amiens restait barrée à l'ennemi.

A cette date, du reste, un arrêt dans les opérations sur la ligne de la Somme et de l'Avre se manifeste : l'ennemi hésite à continuer son mouvement de poussée en avant et à s'engouffrer dans cet étroit espace. Il cherche sur un autre théâtre d'opérations la solution qui ne s'est pas présentée sur l'aile de nos alliés.

Plus au sud, dans la vallée de l'Oise, le saillant français de Chauny-Servais avait été réduit sur l'ordre de notre commandement. Nos lignes ont été reportées sur l'Ailette et la courbe prononcée vers La Fère s'est transformée en une ligne orientée ouest-est : de Manicamp à Champs-Anizy-le-Château.

Cette rectification dans notre ligne de défense a été faite tout volontairement ; elle n'est pas due à une victoire de l'ennemi. Il semble donc que la volonté de cet ennemi ne s'est pas manifestée vers le sud, bien qu'on signale une nouvelle armée allemande (l'armée Boehm-Ermolli) comme étant venue s'adapter dans cette vallée de l'Oise. Elle doit en principe devenir le soutien de l'armée von Hutier et appuyer la ligne Montdidier-Lassigny-Noyon. Tout au contraire, les choses se passent différemment vers le nord du champ de bataille.

L'offensive allemande déployée au début sur 80 kilomètres, d'Arras à l'Oise, prend de l'ampleur vers le nord. Elle embrasse Vimy-Lens, enfin s'étend sur la Bassée puis sur la Lys.

C'est une vraie bataille, et une bataille combinée qui va se livrer sur les bords de ce cours d'eau. L'idée maîtresse de l'action qui se poursuit contre les armées britanniques s'affirme à nouveau.

Quand on regarde attentivement une carte de la région du Nord et qu'on suit le cours de la Lys, on reste frappé par une observation qui découle de cette étude. Sorti des hauteurs de Fruges (160 mètres) ce cours d'eau descend vers Aire-sur-la-Lys où il entre alors en plaine (27 mètres). Sur un parcours d'environ 10 kilomètres il a serpenté à travers les collines qui s'étendent des environs d'Arras au cap Gris-Nez ; mais à peine a-t-il quitté cette ligne de coteaux (151-164 mètres) qu'il coule dans la grande plaine basse, humide, couverte de canaux. La Lys passe alors à Merville, à Estaires, à Armentières et entre en Belgique vers Menin, Courtrai, pour aller se jeter dans l'Escaut à Gand. Elle a bien peu de pente cette rivière ; on relève les cotés suivantes : 16 mètres à Merville, 14 à Armentières, 11 à Courtrai. Par suite son cours lent est sinuieux ; il forme de nombreuses boucles. Des canaux multiples coupent la plaine ; une voie ferrée borde la rivière tantôt au nord, tantôt au sud.

Ce cours d'eau n'est pas un obstacle au milieu de la grande plaine humide, mais on doit quand même l'utiliser pour la défense, car cette dernière devient importante si l'on considère qu'entre les hauteurs de Messines, au nord (84 mètres), et celles de Houdain, au sud (161 mètres), la Lys, avec son affluent la Lawe, forme barrière devant la trouée Saint-Venant-Hazebrouck.

Or, c'est une grande cuvette que cette plaine Bailleul, Hazebrouck, Saint-Venant, Béthune, et en avant de cette cuvette, pour protéger l'entrée, coule seulement la Lys. Si l'ennemi pénétrait dans cette conque, au fond de laquelle est Saint-Omer, et s'il venait à occuper cette dernière ville, il serait maître des trois directions Boulogne, Calais, Dunkerque. Il pourrait donc tourner par le sud l'armée belge et l'armée anglaise d'Ypres, couper les armées britanniques en deux tronçons, enfin s'établir sur la côte en face de cette Angleterre tant hâie et tant convoitée par lui.

LA BATAILLE DE LA LYS

Le 9 avril, dès l'aube, un intense bombardement du front compris entre le canal de la Bassée et Armentières, sur la Lys, est déclenché. L'ennemi emploie particulièrement des obus à gaz asphyxiants. Ce mode de bombardement dans une plaine basse, humide, produit du reste des résultats heureux pour lui. Les vapeurs lourdes restent attachées au sol.

Le 9 avril au matin la ligne anglaise passait par Houplines, la Chappelle d'Armentières, le bois de Fromelles, Richebourg-l'Aoué, Violaines, ouest de la Bassée.

Dans ce secteur les ailes sont tenues par des divisions anglaises. La 55^e division, qui restera célèbre, défend la partie sud, vers la Bassée. Le milieu du secteur est tenu par la division portugaise qui recevra le choc allemand et pliera sous l'effort ; elle occupe la partie entre Fauquissart

Fleurbaix. Au nord, les troupes anglaises se rejoignent sur la Lys à l'armée d'Ypres qui occupe le secteur de Messines.

Le 9 avril, une brume épaisse dans ces régions basses favorise l'attaque ennemie. L'observation est, en effet, rendue difficile et dès le début la poussée ennemie prend pied sur le front Neuve-Chapelle, Fauquissart, ferme de la Cordonnerie. Le centre de la ligne a ployé ; seules les ailes résistent. Au sud Givenchy-Violaines, au nord Fleurbaix-Armentières. L'attaque ennemie devient plus violente dans la soirée du 9 avril ; elle peut pénétrer et s'avancer jusqu'à Laventie ; elle s'approche de la Lys et menace Estaires.

Le 10 avril, la bataille continue avec rage sur tout le front initial d'attaque, de Fleurbaix à Givenchy (17 kilomètres), mais vers le nord elle s'étend et gagne Armentières, les hauteurs de Messines, Hollebeke.

Dans le secteur initial d'attaque, l'ennemi, après une lutte intense, arrive au cours de la Lys et atteint même la Lawe à son confluent. Il occupe, le 10 au soir, la Gorgue, les premières maisons de la face est d'Estaires, enfin il a pu franchir la Lys et se tient sur la rive gauche d'Estaires au bac Saint-Maure. Aux deux ailes il est toujours contenu.

Dans la partie nord du champ de bataille, le combat s'est développé face au canal d'Ypres à la Lys. L'ennemi a abordé les hauteurs de Messines et les bois au nord-est de Ploegsteert. Armentières reste toujours entre les mains des troupes britanniques qui essayeront de la conserver jusqu'au dernier moment.

La bataille, le 10 avril, a donc pris une tournure nouvelle. Au combat de secteur, sur un front de 17 kilomètres, a succédé l'assaut des lignes britanniques sur près de 36 kilomètres (d'Hollebeke à Givenchy). C'est une très grande bataille qui se livre et le but de l'ennemi se voit de suite : la rupture de la ligne de défense et la marche sur Hazebrouck-Saint-Omer.

Le 11 avril, la lutte se poursuit sur tout le front avec acharnement. Au centre, Armentières a été voilée par une nappe de projectiles asphyxiants ; la ville n'est plus tenable ; les Anglais doivent l'évacuer.

Sur la Lys, l'ennemi a fait des progrès ; il a pris pied sur la rive gauche et s'est avancé jusqu'à Steenwerck, route de Messines à Estaires ; sur la Lawe il a pu prendre pied également sur la rive gauche de ce cours d'eau vers Locon ; il avait bien franchi la rivière à Lestrem, mais il en a été rejeté par la suite et occupe la Gorgue.

Plus au nord l'attaque allemande a progressé en face de Messines qu'elle n'a pu cependant dépasser.

Dans la nuit du 11 au 12 avril, une lutte acharnée se développe sans interruption sur le front Merville, Vieux-Berquin, Steenwerck. L'armée du général allemand von Quatz a pu progresser ; elle a atteint Merville, sur la Lys ; elle s'est emparée du village de Vieux-Berquin. L'avance allemande menace Hazebrouck et Bailleul. (La colonne du général von Gallwitz marche sur Vieux-Berquin, Morris : celle du général von Bernhardi sur Estaires.)

Plus au nord, l'armée allemande de von Arnim a fait effort sur les Britanniques ; elle a pris pied dans le village de Nieppe, gagné Neuve-Eglise, dépassant le bois au nord de Ploegsteert ; c'est la poussée générale vers l'ouest dans la cuvette Hazebrouck-Bailleul. Il n'y a pas à se dissimuler le danger de cette poussée et de la marche vers Saint-Omer des troupes allemandes (colonne du général von Eberhardt).

A la date du 12 avril la situation se présente donc sur la Lys de la façon suivante :

La ruée boche a eu raison du secteur portugais et, aux deux ailes les armées britanniques tiennent les deux points d'appui de Givenchy-la Bassée au sud, Messines au nord, sur le centre les lignes britanniques ont reculé de près de 16 kilomètres.

Le 13 avril, la bataille se poursuit avec une intense activité sur tout le front. C'est surtout au centre que l'ennemi parvient à gagner du terrain ; il arrive en vue de Bailleul, poussant des pointes jusqu'à Meteren.

Au sud il n'a pu briser la résistance anglaise. Les Britanniques tiennent toujours Givenchy et le petit coteau qui couvre le canal de la Bassée. Festubert, la Lawe, au sud de Locon.

Au nord l'armée von Arnim, engagée sur son aile gauche (colonne von Eberhardt), a assailli Messines et est arrivée aux abords de Neuve-Eglise.

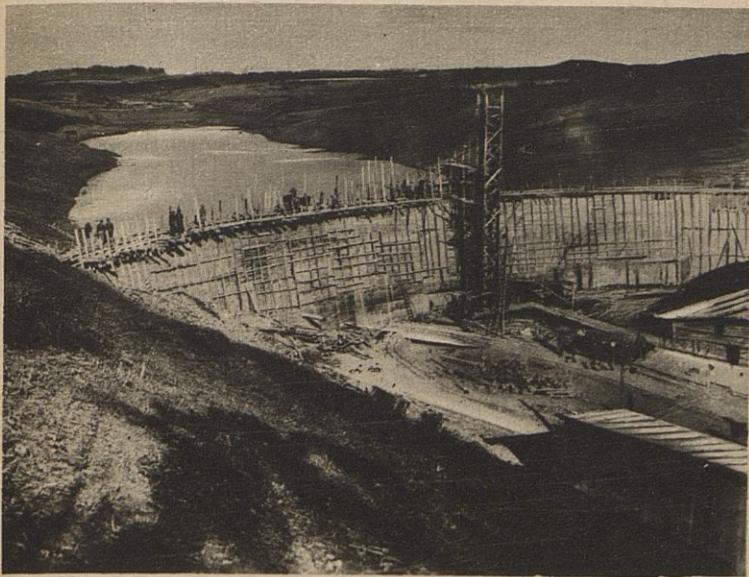
Les ailes du front anglais continuent à résister ; l'appel vibrant du maréchal Haig a été entendu et compris ; les renforts français arrivent.

Le 13 au soir il semble que la poussée allemande est enravée ; elle a formé dans le front anglais une poche qui s'étend de Givenchy à Bailleul-Messines ; elle n'a pu rompre le front des Britanniques ; la bataille se ralentit sur la Lys et le canon tonne de nouveau vers Montdidier.

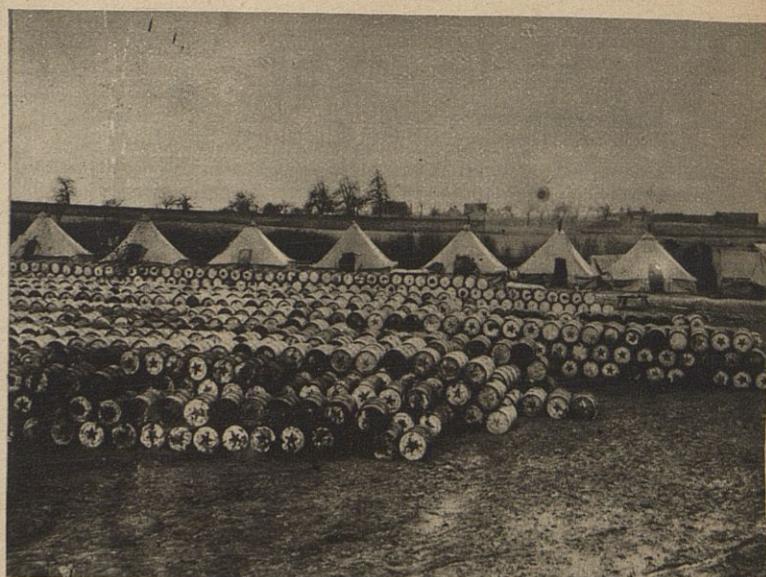
La bataille de la Lys n'était qu'une bataille secondaire destinée peut-être à attirer au nord les réserves massées en face d'Amiens, mais probablement aussi à former dans nos lignes un saillant dont l'ennemi se servirait, le cas échéant, pour se rabattre soit vers le sud soit vers le nord ; en effet, quelques jours plus tard s'amorçait la grande bataille des Flandres avec pour objectif immédiat la conquête des monts.

(1) Voir les nos 184 et 185 du Pays de France.

UNE BASE AMÉRICAINE EN FRANCE



Cette « base » est établie à proximité d'une petite rivière, sur le cours de laquelle le génie américain a construit un barrage en ciment armé, destiné à retenir ses eaux, qui sont distribuées à profusion aux divers services.



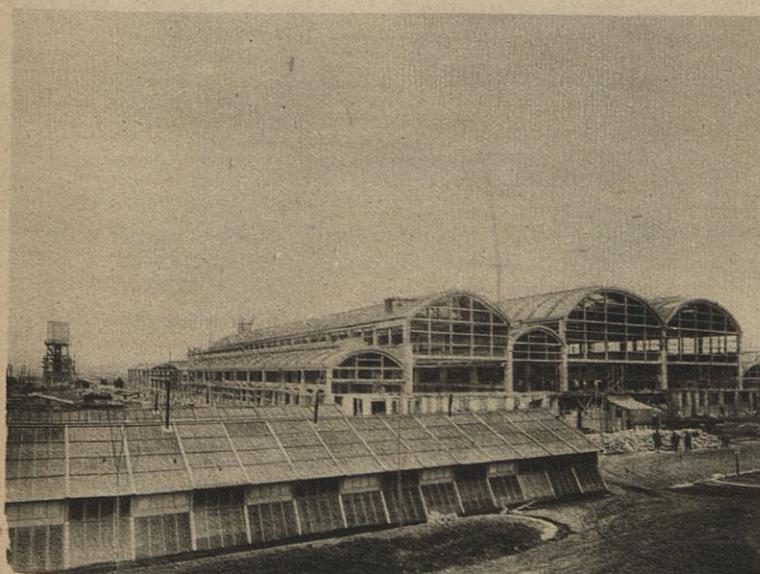
L'armée américaine, avec son outillage immense et les innombrables automobiles de toute nature qu'elle emploie, fait une énorme consommation de pétrole et d'essence. Voici une partie de l'approvisionnement.



Dans chaque base américaine, l'intendance emploie des femmes de la région pour la manutention des marchandises et différents travaux qui se font dans des magasins spécialement construits en quelques jours.



Nos alliés font venir d'Amérique tous les vivres nécessaires pour leur armée, et les entreposent dans de vastes hangars. Ces constructions, très solides, sont parfaitement adaptées à leur destination.



Il suffit de parcourir une des innombrables « bases » que les Américains ont établies un peu partout en France pour se rendre compte de l'importance du concours qu'ils nous apportent et de la grandeur de leur effort. Dans celle où ces photographies ont été prises, on voit, à gauche, d'immenses garages pour le montage et la réparation des locomotives employées et, à droite, des fabriques de glace et des frigorifiques pour la conservation des vivres.

L'AVIATION DANS LA BATAILLE

On aurait une physionomie incomplète de la grande bataille commencée le 21 mars et qui se produit encore sur un front qui va sans cesse en s'étendant, si l'on n'ajoutait pas, au tableau des opérations sur terre, au moins une esquisse des opérations aériennes.

Jamais encore l'aviation n'avait joué dans la lutte des armées un rôle aussi capital. Elle ne peut plus en être considérée comme un épisode à part, qui se développe dans un autre cadre et, si l'on peut ainsi dire, dans un plan qui lui est propre. Elle est aujourd'hui partie intégrante de l'action. Elle s'y associe à tous les instants, elle collabore à l'œuvre commune en solidarité étroite avec les autres armes.

Or, l'offensive allemande a mis en lumière ce fait incontestable : la supériorité aérienne nous appartient.

Il ne s'agit pas ici de dresser face à face — pour une comparaison qui serait d'ailleurs à notre avantage — le tableau de nos « as » et celui des « as » allemands. L'action aérienne ne consiste pas, comme le public a parfois une fâcheuse tendance à le croire, en une série de tournois héroïques où nos modernes chevaliers, combattant chacun pour leur compte, partent à la recherche d'un adversaire qu'ils provoquent et s'efforcent de terrasser. L'aviation est une arme. Son emploi est singulièrement plus complexe et plus vaste que l'exécution de prouesses individuelles, si magnifiques qu'elles soient. Mais, pour parler de son œuvre dans la bataille, il est nécessaire de préciser d'abord quels sont ses éléments constitutifs.

L'ORGANISATION

Nous possédons, en premier lieu, des escadrilles d'armées chargées des reconnaissances éloignées et de la chasse. Nous avons, en outre, des escadrilles de corps d'armée, à qui incombent plus particulièrement les reconnaissances à vue et les reconnaissances photographiques ainsi que la liaison d'infanterie. Une troisième catégorie est fournie par les escadrilles d'artillerie, pour l'observation et le réglage du tir des batteries lourdes.



AVION RAPIDE DE CHASSE.

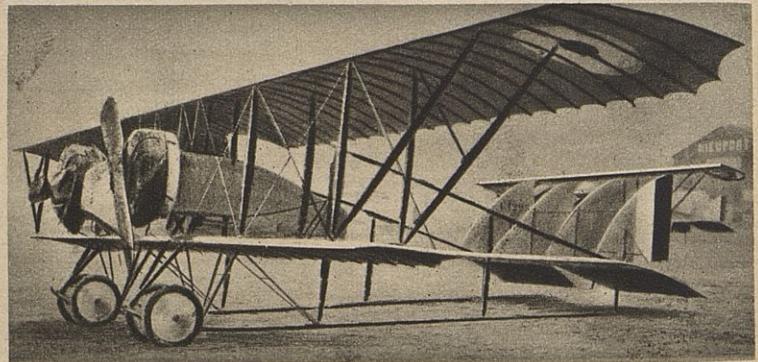
Les escadrilles de ces divers types (armée, corps d'armée, artillerie) comportent des observateurs, tous officiers, appartenant soit aux escadrilles elles-mêmes, soit aux unités pour le compte desquelles elles opèrent. Une autre classe est formée par les groupes de combat, spécialisés dans la lutte contre l'aviation ennemie, une autre encore par les groupes de bombardement, de jour ou de nuit. Ces groupes

Considéré dans son emploi tactique, l'avion peut être utilisé : à renseigner le commandement ; à assurer la liaison de l'infanterie avec le commandement et avec l'artillerie ; à observer pour le compte de l'artillerie ; à lutter contre l'aviation ennemie ; à bombarder des ouvrages, des organisations ou des formations. On aura un aperçu sommaire de cette tâche multiple si on y ajoute la destruction des drachens et l'attaque des troupes, à la bombe ou à la mitrailleuse.

L'aviation est l'instrument essentiel et parfois unique d'information du commandement. Ce n'est pas le lieu d'exposer ici la tâche qui lui était dévolue pendant la longue stagnation des fronts. C'est surtout par elle que nous pouvions être renseignés sur la situation exacte de l'ennemi, sur son dispositif, sur l'état de ses travaux, sur les emplacements de son artillerie, sur son aviation. Elle avait le soin de recueillir tous les indices susceptibles de nous déceler les intentions de l'adversaire, ses mouvements de troupes, ses préparatifs d'offensive. C'est elle qui devait inlassablement surveiller ses voies de communication, ses lignes de chemins de fer, ses organisations de tranchées. Combien ce rôle est devenu capital depuis que la guerre de mouvement a, dans une certaine mesure, repris ! L'avion de commandement est, à la lettre, l'œil du combat. Il en suit toutes les périphéries. Il épie, à l'arrière, les déplacements d'unités, les concentrations des réserves. Il interprète le trafic des voies ferrées et des routes. Il fixe à tout instant la position des troupes en marche. Il assure la liaison entre le chef qui apprécie et qui décide et les éléments les plus avancés, il tient perpétuellement le commandement au courant de la physionomie générale de la bataille et lui permet de prendre à temps les mesures opportunes. C'est lui enfin qui contrôle l'œuvre de l'artillerie, qui lui signale ses objectifs et provoque les modifications de son tir, qui règle les feux de barrage par la position réciproque de notre « chaîne » d'infanterie et de la chaîne adverse, qui enregistre les résultats obtenus, particulièrement en matière de destruction, qui coordonne en un mot l'ensemble des efforts convergents et solidaires.

La lutte contre l'aviation ennemie a pour objet primordial d'acquérir ou de conserver la maîtrise de l'air. Cette maîtrise consiste à pouvoir effectuer tout le travail de reconnaissances, de photographies, de liaison, de réglage ou de bombardement, malgré l'ennemi, et — inversement —

d'interdire le travail de son aviation à lui. Le combat aérien se résume actuellement en un duel très rapproché, dont l'issue dépend de la classe des avions, de l'adresse des combattants comme pilotes et comme tireurs, et peut-être plus encore de leur valeur morale. L'action offensive est d'ailleurs seule capable de donner la maîtrise de l'air. Elle exige la hardiesse de l'initiative et la concentration foudroyante des moyens. Quant aux bombardements, ils obligent ceux qui y sont spécialisés à soutenir, de



APPAREIL DE RÉGLAGE ET DE BOMBARDEMENT.

jour, de rudes combats, à descendre, la nuit, aussi près que possible des objectifs qu'ils se proposent, en dépit des tirs de l'artillerie et des mitrailleuses qui les enveloppent d'un vêtement de fer et de feu.

LA LUTTE DANS LES AIRS

Voilà le programme. Il est immense. Il n'est pas au-dessus du courage et de la valeur de nos aviateurs. Mais, ainsi présenté, il demeure, en quelque façon, squelettique. Il faut maintenant le faire entrer dans la vie. Imaginez sa réalisation contre le gré des éléments, dans les rafales de vent et de pluie, dans le froid glacial des couches supérieures de l'atmosphère, où le thermomètre descend couramment à -25° ou -30° , parmi les éclatements d'obus qui criblent de leurs éclats la carlingue et les ailes, qui risquent à tout instant de mettre le feu au réservoir d'essence et de précipiter l'appareil, comme une torche, dans l'espace, sous la perpétuelle menace enfin des avions ennemis qui se défendent avec une arrière-fauche et, eux aussi, attaquent...

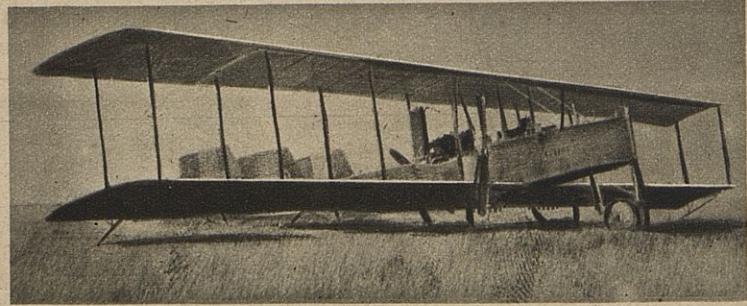
Jetons cependant les yeux sur les radios allemands de ces derniers jours. Nous y lirons ceci, à la date du 29 mars :

« Tandis que l'adversaire dans les premiers jours opposait à peine une résistance sérieuse dans les airs, il résiste maintenant avec opiniâtreté à nos pilotes, aidé par d'autres forces aériennes venant des autres fronts. En certains endroits il a pénétré avec des escadrilles de 60 aviateurs dans la zone aérienne défendue, de telle sorte que nos aviateurs de chasse n'ont pu repousser l'adversaire qu'après de durs combats. »

Nous savons ce que cela veut dire. Pour qu'un communiqué ennemi se soit exprimé en de pareils termes, il faut vraiment que notre supériorité ait été écrasante. D'ailleurs les faits sont là. A partir du 23 mars — quarante-huit heures après le début de l'offensive — les avions allemands avouaient leur impuissance par leur fuite devant les nôtres. Il fallut faire appel précipitamment aux escadrilles d'élite, qu'on rappela des autres points du front, notamment à la fameuse escadrille de Richthofen, lequel a trouvé la mort dans cette suprême lutte.

DIX JOURS DE BATAILLE

Mais ici il faut laisser parler les faits. Il n'est pas possible de tracer un tableau complet de ce que notre aviation a accompli depuis six semaines. Tâchons toutefois, à titre d'exemple, de dresser un bilan sommaire de son activité pendant les dix premiers jours — la première phase



APPAREIL ITALIEN CAPRONI DE BOMBARDEMENT.

— de la « bataille impériale ». Il est, dans sa sécheresse même, suffisamment significatif.

Dans la nuit du 21 au 22 mars, nos escadrilles de bombardement de l'Est et du Nord jettent plus de 15 tonnes et demie de projectiles sur des gares, des dépôts de munitions, des ouvrages de toutes sortes. Le dépôt de munitions du Mont-Fendu reçoit à lui seul plus de 10.000 kilos. Un incendie de 250 à 300 mètres de côté s'y déclare. Il est suivi de fortes explosions. En outre, 400 cartouches de mitrailleuses sont tirées sur un train en marche de Longuyon à Audun-le-Roman.

Dans la journée du 22, malgré une brume intense, cinq groupes de combat et un groupe de bombardement de jour interviennent dans la bataille. Ils mitraillent les convois et les rassemblements ennemis. 10.000 kilos de projectiles sont lancés. Sept avions ennemis sont abattus.

Le dépôt de munitions du Mont-Fendu est encore bombardé dans la nuit du 22 au 23. Le 23, notre aviation domine très nettement l'aviation ennemie dans la région de Saint-Quentin, de Roye, de Ham, de la Fère.

L'aviation de combat effectue dans cette zone plus de 125 patrouilles et les avions d'armées et de corps d'armée 120 missions de reconnaissance, de surveillance, de photographie, de réglage d'artillerie. Nous harcelons par des attaques à la bombe et à la mitrailleuse des rassemblements et des convois sur les routes comprises entre Saint-Quentin et Ham. Nous procérons au jalonnement des lignes. Deux drachens et huit avions ennemis sont abattus. Le terrain d'aviation d'Habsheim reçoit 1.800 kilos d'explosifs.

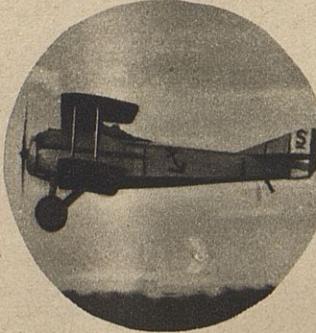
Pendant la nuit du 23 au 24, 14.000 kilos de projectiles sont lancés dans le triangle la Fère-Saint-Quentin-Ham sur les troupes et les convois qui sont en outre mitraillés à basse altitude par plusieurs milliers de cartouches. Un important dépôt de munitions saute près de Cerisy. Un incendie suivi d'explosions est observé au sud de Saint-Quentin. Un groupe de l'Est lance, en outre, 9.000 kilos de projectiles sur les usines de Ludwigshafen, les gares de Zweibrücken et de Conflans, le terrain d'aviation de Frescaty.

Le 24, on procède à de multiples reconnaissances photographiques à longue distance dans les régions de Briey et de Longwy. 500 kilos d'explosifs sont jetés sur le dépôt de Schlierbach. Nos avions demeurent extrêmement actifs au sud de Saint-Quentin contre les rassemblements et les convois. Ils tirent encore plusieurs milliers de cartouches et jettent 4.000 kilos de projectiles. Ils abattent 2 drachens et 11 avions.

Nouveaux bombardements de nuit du 24 au 25 : 9.000 kilos d'explosifs sur les gares de Thionville, de Luxembourg, de Metz-Sablons, sur des usines et des terrains d'aviation. Le bombardement et les attaques à la mitrailleuse des troupes en marche se continuent entre la Fère, Ham et Saint-Quentin. Le 25, le travail est intense dans la région de Roye, de Guiscard, de Chauny. Notre aviation de combat s'assure définitivement la supériorité de l'air et mitraille à faible altitude les troupes ennemis. L'aviation de bombardement attaque à la bombe et à la mitrailleuse les détachements qui circulent sur les routes au nord de la ligne Chauny-Guiscard-Roye et sur cette ligne. L'aviation d'observation exécute de nombreuses missions et en particulier des reconnaissances à longue portée. Un drachen et 5 avions ennemis sont abattus.

Dans la nuit du 25 au 26, un train est attaqué à la bombe en gare du Châtelet. Le bombardement méthodique des convois et des bivouacs se continue dans la région de Ham et de Saint-Quentin, ainsi que les attaques à la mitrailleuse. Le 26, les routes allant de Noyon à Ham et à Roye sont rendues à peu près impraticables. Les avions mitrailleurs descendent parfois jusqu'à 20 mètres du sol et provoquent chez l'ennemi, à la sortie de Noyon, un désordre indescriptible.

Dans la nuit du 26 au 27, la gare de Vieux-les-Asfeld reçoit 2.500 kilos de projectiles. Un train attaqué à 300 mètres de hauteur sur la



AVION EN PLEIN VOL.

Aux côtés de la nôtre, l'aviation britannique a, elle aussi, magnifiquement travaillé. Les avions abattus se dénombrent, dans les communiqués de nos alliés, par dizaines et par vingtaines. Le 24 mai, on enregistre 45 victoires certaines et 22 probables ! Des déluges de projectiles sont jetés sur les formations ennemis : le 26 mars, 58 tonnes sont lancées.

Les escadrilles anglaises se consacrent presque exclusivement à la bataille contre les fantassins, les colonnes de cavalerie et les convois. Elles tirent plus de cent mille cartouches en une seule journée, lancent 20 tonnes de projectiles. Les appareils volent parfois si bas que leurs passagers peuvent se servir de grenades à main !

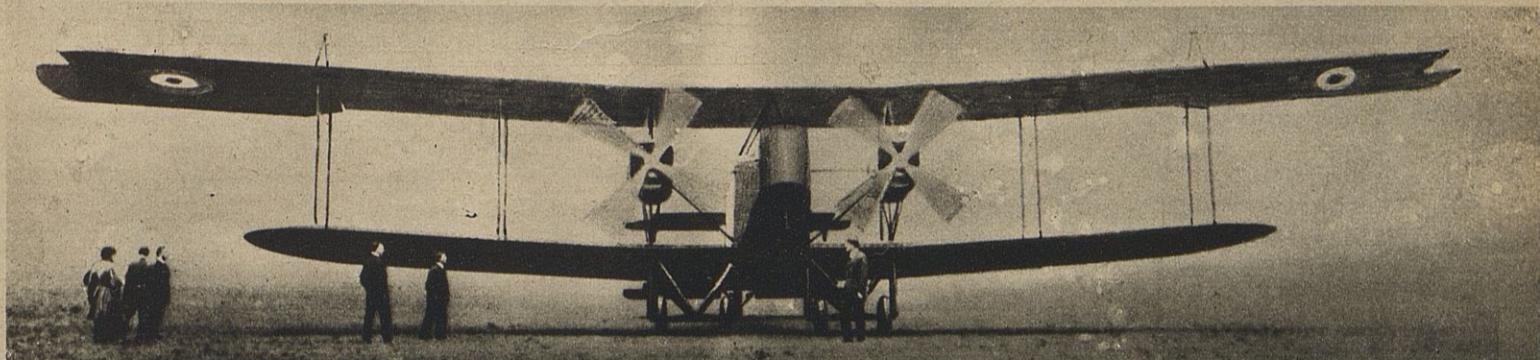
Les mitrailleuses d'avions tirent, d'une altitude très faible qui leur permet une redoutable précision, un quart de million de cartouches. On peut se faire une idée de cette mêlée gigantesque où la terre et le ciel se confondent par ce seul détail : des masses d'infanterie ont été attaquées à la fois par 60 avions de combat et 20 avions de bombardement. Le courage et l'endurance sont d'ailleurs les mêmes dans les escadrilles d'observation et de reconnaissances : un seul groupe exécute, en une seule journée, 125 patrouilles et 120 missions. Le 28, le 29 et tous les jours suivants la même œuvre se poursuit avec une inlassable activité : les avions abattus se dénombrent par dizaines, par vingtaines, les bombes lancées représentent quotidiennement 40 ou 50.000 kilos, les cartouches tirées 200 ou 300.000.

C'est à peine si le mauvais temps arrête l'activité des aviateurs britanniques : pendant l'attaque du mont Kemmel un avion allié survole la position que défend un régiment français et, d'heure en heure, va faire connaître au commandement français la situation.

UNE ASSURANCE D'AVENIR

Ces quelques traits, choisis entre beaucoup d'autres, attestent que l'aviation n'est plus seulement, aujourd'hui, un auxiliaire de la bataille, mais un instrument de cette bataille. Ils montrent avec la même évidence que nous dominons d'une façon écrasante l'aviation allemande.

C'est une constatation hautement réconfortante. L'armée qui possède la supériorité aérienne dispose d'un moyen de démoralisation auquel l'ennemi le mieux trempé ne peut pas être insensible. On a vu à plusieurs reprises des escadrilles accourir, en l'espace de quelques minutes, là où l'on aurait jamais eu le temps de faire intervenir les réserves et apporter au combat un appui décisif. Mais surtout imagine-t-on ce que peut être la vie de l'arrière-front, alors que, sans répit, les troupes au cantonnement sont de jour et de nuit en butte aux bombes, aux torpilles, aux balles de mitrailleuses, alors que les convois sont bouleversés, que les camions sont éventrés, que les trains déraillent ? Plus de repos possible, plus de ravitaillement assuré. Les relèves deviennent aussi meurtrières que le combat.



LE GRAND APPAREIL ANGLAIS HANDLEY-PAGE DESTINÉ AUX BOMBARDEMENTS QUE LES ALLEMANDS ONT COPIÉ.

ligne du Châtelet doit s'arrêter. Les troupes, convois et bivouacs de la région de Tergnier-Ham-Péronne-Noyon reçoivent 10.500 kilos de projectiles et 2.000 cartouches. Le 27, le combat entre les avions et les troupes à terre prend des proportions qu'il n'avait jamais eues encore dans cette guerre. Dans l'après-midi, 60 avions de combat et 20 avions de bombardement du groupe commandé par le commandant Ménard attaquent les troupes allemandes qui affluent vers le champ de bataille. Les troupes se dispersent, les attelages s'affolent.

Dans la nuit du 27 au 28, 19 appareils, dont deux font deux expéditions, lancent 4.600 kilos de projectiles sur les voies ferrées, les gares, les trains, les convois et les cantonnements ennemis dans la région de Noyon-Guiscard-Ham-Péronne-Liez. De nombreux incendies sont observés. Un seul équipage effectue trois sorties successives, au cours desquelles il lance 750 kilos de projectiles et tire 1.500 cartouches.

Le mauvais temps persiste le 28. Néanmoins des détachements sont attaqués à la mitrailleuse, des combats sont livrés, des appareils ennemis abattus. La nuit du 29 au 30 donne à notre aviation de bombardement l'occasion de jeter 3.500 kilos de projectiles et de tirer 700 cartouches. L'activité de l'aviation ennemie qui avait été faible tous les jours précédents augmente soudain. On rencontre jusqu'à 50 avions allemands à la fois sur la première ligne, par patrouilles atteignant parfois 15 unités. Des triplans de chasse volent par groupes de 5 à 7. Plusieurs combats ont lieu. Des appareils ennemis sont abattus.

Le 30 mars, une expédition particulière est effectuée sur Montdidier où elle exécute une action en masse à la mitrailleuse et à la bombe. Cependant 29 appareils ont, la nuit précédente, lancé 4.665 kilos de projectiles sur les gares de Ham et de Nesles, des voies ferrées, des bivouacs et des cantonnements.

A un grand nombre de ces opérations ont participé des escadrilles italiennes de Caproni.

Le désordre se met dans les services essentiels à la vie de l'armée. Il en résulte pour tous un accroissement insupportable de fatigue et d'énergie.

Voilà ce que peut obtenir une aviation puissamment organisée et judicieusement conduite. La nôtre vient de s'adapter avec une heureuse souplesse à tous les besoins de la bataille moderne. L'ennemi, au contraire, a éprouvé dans le même domaine de sérieuses déconvenues. Ses pertes ont été avec les nôtres dans le rapport de 3 à 1. Presque partout il a dû renoncer à nous disputer la maîtrise de l'air. Des témoignages certains nous ont, d'autre part, appris que les aviateurs allemands n'avaient pas su maintenir leur liaison avec la progression de l'infanterie et qu'ils avaient témoigné dans leur emploi stratégique d'une particulière insuffisance.

Il nous appartient de conserver notre avance et de maintenir à notre aviation ce caractère d'une arme supérieure de combat (1). Elle doit, sur le front même, intensifier encore sa participation à la lutte, par la mitrailleuse, par les bombes, contre les bataillons ennemis. C'est à elle que revient aujourd'hui la tâche de charger l'adversaire, comme naguère la cavalerie, par une intervention foudroyante. Derrière les lignes, elle harcèlera perpétuellement la zone que les batteries lourdes ne peuvent atteindre, elle y rendra l'organisation impossible. Plus loin encore, elle ira troubler le fonctionnement des usines de guerre, le trafic des grandes voies ferrées, elle fera sauter les dépôts de munitions, elle embouteillera les gares.

L'œuvre qu'elle vient d'accomplir nous est un gage des services inestimables qu'elle continuera à nous rendre.

XXX.

(1) Le communiqué officiel du 13 avril signale que, la veille, nos escadrilles de chasse ont effectué plus de 350 sorties et livré 120 combats ; que 8 avions ennemis ont été abattus, 23 contraints d'atterrir, que 10 drachens ont été incendiés ou endommagés, que 48 tonnes d'explosifs ont été lancées.

UN BRILLANT SUCCÈS DE L'ARMÉE BELGE

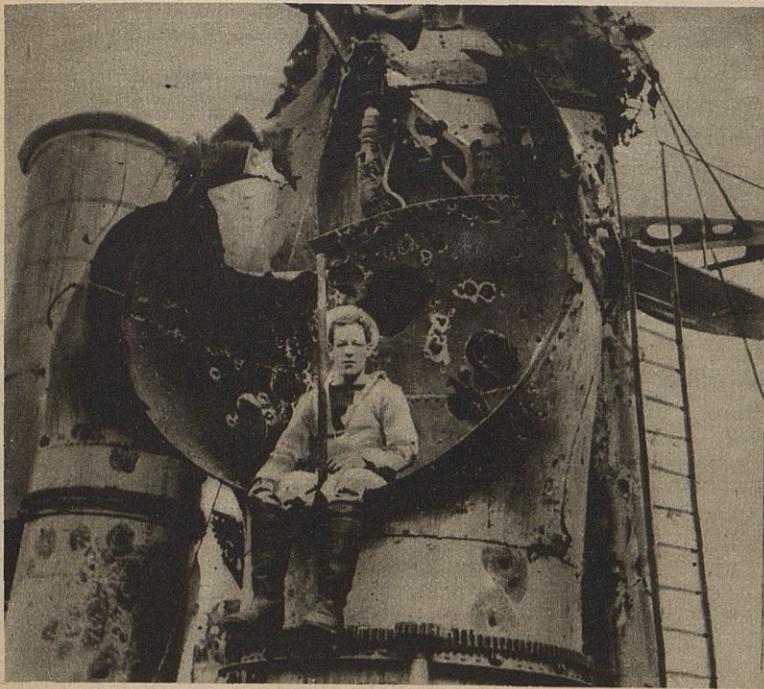


Au cours de cette bataille du 17 avril dans laquelle les Belges ont battu les Allemands qui leur étaient supérieurs en nombre, ces derniers se sont vu enlever par nos alliés un canon de 77, deux minenwerfers, quarante-deux mitrailleuses, et les sept cents prisonniers dont voici le défilé à travers des cantonnements belges.

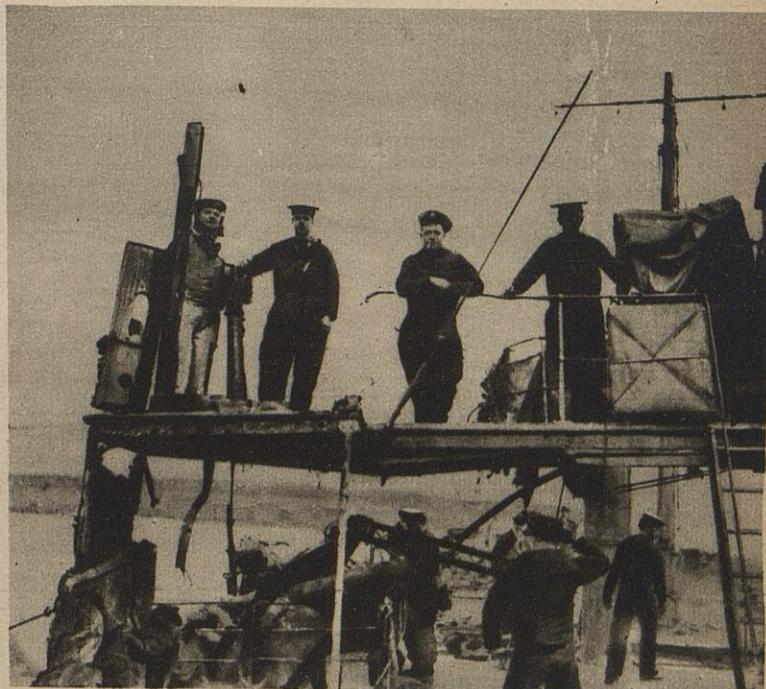


Le 17 avril les Allemands ont tenté sur le front de l'armée belge une opération qu'ils préparaient depuis le 11 et qui a abouti pour eux à un sanglant échec. Elle avait pour but d'enlever le pays jusqu'au canal de l'Yser afin d'envelopper l'aile gauche de nos alliés à l'ouest d'Ypres. La bravoure des Belges a déjoué ce plan ; leur ligne est restée couverte de cadavres allemands sur tout le front attaqué, où cette photographie a été prise, entre Merckem et Langemarck.

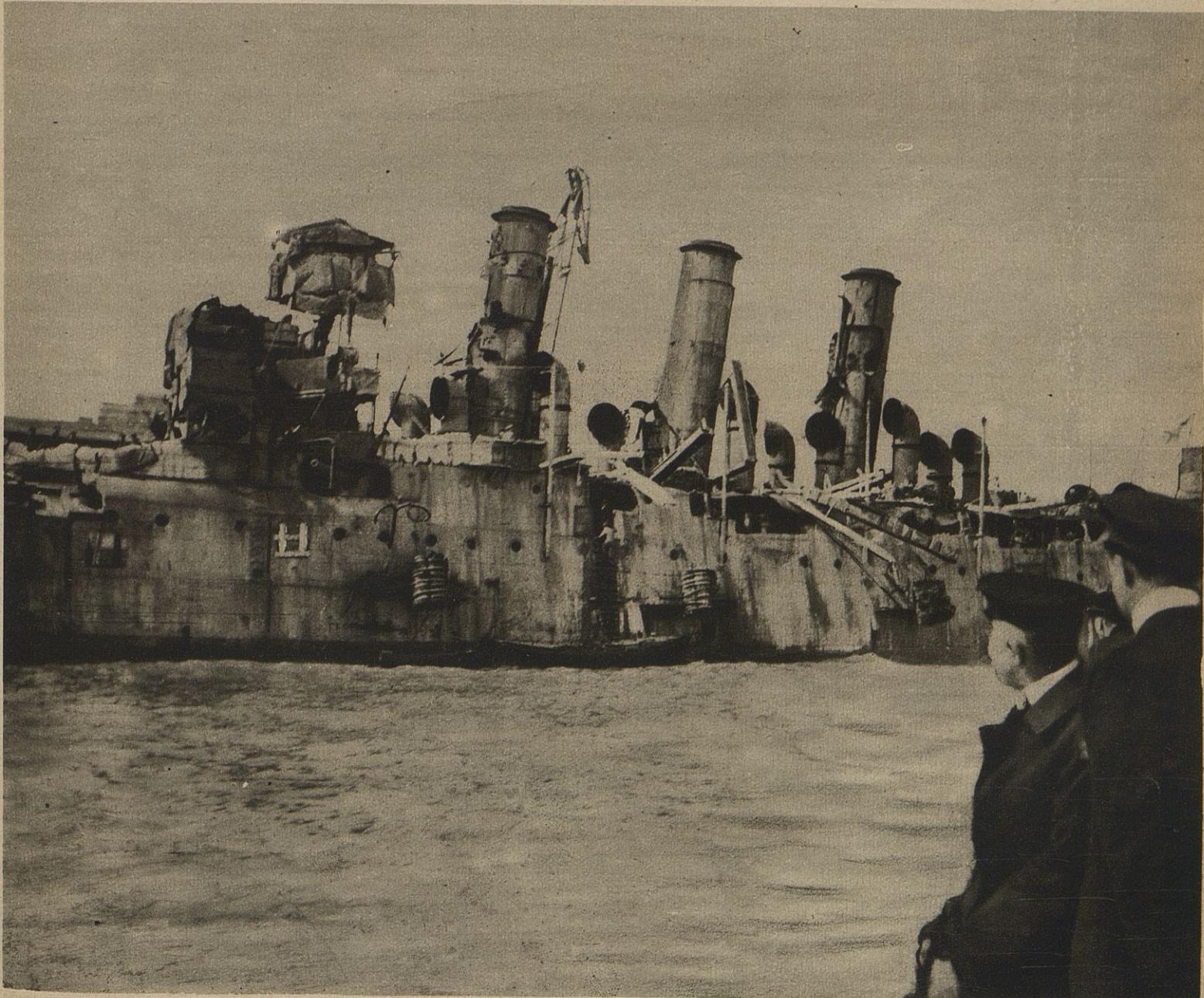
APRÈS L'ATTAQUE BRUSQUÉE CONTRE ZEEBRUGGE



Le « Vindictive » fut particulièrement éprouvé au cours du raid. Il revint littéralement déchiqueté, comme on en peut juger par la photographie ci-dessous. Ici, on voit une de ses cheminées crevée par un obus.



L'« Iris » portait une partie du corps de débarquement. Il put, l'opération terminée, rembarquer ce qu'il restait de ses hommes, et s'éloigner avec le « Vindictive ». Voici la passerelle sur laquelle le commandant fut tué.



L'héroïque attaque menée par la marine anglaise contre les ports de Zeebrugge et d'Ostende a eu les résultats que nos alliés en espéraient, mais elle leur a coûté la perte de 188 marins dont 19 officiers : il y eut en outre 16 disparus et 38 blessés. Les navires qui y prirent part ont tous reçu de fortes avaries. Voici le « Vindictive » qui jeta sur le môle de Zeebrugge, après l'avoir balayé du feu de son artillerie, une partie du corps de débarquement

PRISONNIERS FAITS PAR NOS TROUPES DANS LA SOMME



Les prisonniers faits par nos troupes ont été rassemblés dans un village. On voit dans leurs rangs les hommes des plus vieilles classes couduoyer les jeunes conscrits. On a constaté qu'ils appartenaient à de nombreuses divisions des armées allemandes.



Tout en résistant avec une magnifique opiniâtreté aux rudes assauts qu'ils subissent depuis plus d'un mois dans la Somme, nos héroïques soldats infligent à l'ennemi des pertes considérables et lui font tous les jours de nombreux prisonniers. Dernièrement, dans un village de la région, on formait une colonne d'Allemands pris ce jour-là, pour les emmener à l'arrière. Cette photographie a été prise au moment du départ. Dans le médaillon, un pur type de Boche.

LA FOLIE D'UN ROI

Par JEAN DE LA HIRE

VIII

LE COURAGE DES HUMBLES

Les 7 et 8 juin ne furent marqués par aucun événement. Une sorte d'angoisse pesait sur Munich. Tout le monde sentait qu'un grave événement politique, qu'un drame dynastique se préparaient.

La proclamation officielle qu'avait signée le prince Luitpold, et qui devait être affichée dans toute la Bavière, — le texte des dispositions ministérielles, que devait publier, le 10 juin, la *Gazette universelle*, n'avaient pu être composés typographiquement sans que quelque chose en transpirât.

La bourgeoisie et le peuple de Munich s'attendaient à ce que le roi, brusquement, fit un coup d'éclat.

La noblesse et l'armée, travaillées par les amis et les créatures du prince Luitpold beaucoup plus que par les amis du roi — moins nombreux, moins riches, moins influents et moins disciplinés — la noblesse et l'armée restaient indécises, troublées, muettes.

Quant au roi, il chassait, il lisait, il rêvait.

Les billets que lui envoyait le comte Durckheim-Montmartin le laissaient indifférent. Il estimait avoir assez fait en recevant le docteur.

Mais se rendre à Munich, paraître devant le Parlement, chasser les ministres, envoyer le prince Luitpold aux eaux d'Allemagne, casser quelques généraux et révoquer une douzaine de hauts fonctionnaires, c'était là une série d'actes qui, bien accomplis, auraient pu le sauver, il le savait bien ! Mais il dédaignait cette lutte, qui lui paraissait vulgaire, et qui serait, d'ailleurs, à recommencer dans un ou deux ans.

Et puis, comme tous les rêveurs mélancoliques, Louis II était fataliste.

Il ignorait qu'une femme souffrait et risquait de mourir pour lui. S'il l'avait su, très certainement c'aurait été la seule raison qui l'eût fait agir, pour sauver cette femme, avec l'énergie qu'il se refusait à mettre en œuvre pour se sauver lui-même.

Mais d'autres, très humbles, allaient tenter ce que le roi, par ignorance, ne pouvait faire.

Le 8 juin, à 8 heures du soir, Fritz étant seul de service dans l'antichambre du comte Durckheim-Montmartin, qui dinait chez la baronne Truchsess, le timbre de la porte principale de l'hôtel retentit violemment. Fritz alla ouvrir. Il fut stupéfait de voir entrer, affolée, sa fiancée Edwige.

— Qu'arrive-t-il ? Pourquoi viens-tu ?

La jeune fille mit ses deux mains sur son cœur, comme pour en comprimer les battements, et, un instant, elle resta silencieuse et immobile.

Puis, un peu plus calme, elle tira de la poche de son petit tablier un papier qu'elle remit à Fritz en disant :

— Lis vite !

Le jeune homme, anxieux, vit que c'était une enveloppe, fendue à l'un de ses côtés. Et sur l'enveloppe étaient écrits, grossièrement, d'une encre pâle, un peu rose terne :

« Celui qui trouvera cette enveloppe, s'il est honnête et généreux, la portera à M^e Edwige Stoller, château Bad Pullach, sur le chemin de Grosshesselohe à Pullach. Le porteur recevra une bonne récompense. »

— La lettre, maintenant ! dit Edwige.

« Ma chère Edwige, je suis en danger de mort, dans une chambre de l'appartement qu'occupe, Holz Strasse, 118, le Dr von Gudden. Ce n'est pas son domicile familial et officiel. C'est une sorte de clinique. Je sais que, dans la nuit du 8 au 9, il n'y aura que son valet et une infirmière. Dis à Fritz de venir me délivrer. Qu'il s'arme d'un revolver et se munisse de mouchoirs et de cordes pour bâillonner et ligoter, au besoin, l'infirmière et le valet. Véra. »

Voir les numéros 179, 180, 181, 182, 183, 184 et 185 du *Pays de France*.

— Véra, la petite comtesse ! Je comprends ! M. le comte, souvent, parlait d'elle à propos du roi, s'écria Fritz violemment ému. Tu lui dois la vie, Edwige. Elle a bien fait de compter sur nous deux. Te sens-tu assez forte et courageuse pour m'accompagner, pour m'aider ?

— Oh oui ! oui ! répondit la jeune fille avec ardeur ; je serai plus courageuse que l'autre nuit. Je vais avec toi.

— C'est bien, attends-moi !

Il s'élance dans l'escalier. Bientôt il revenait, suivi du vieux Zieg, qu'il avait prié de le remplacer. Et avec Edwige il sortit.

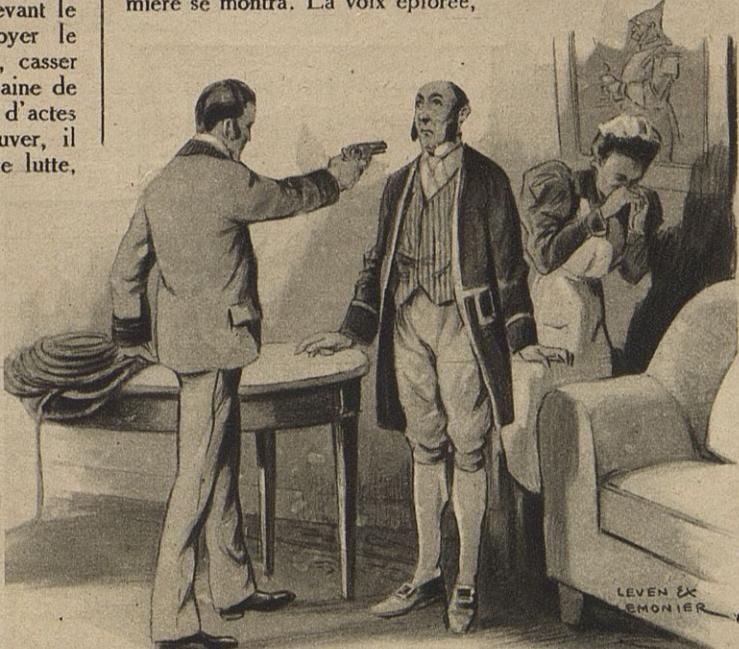
De l'hôtel du comte Durckheim-Montmartin, Pranner Strasse, à Holz Strasse, la distance est grande pour des gens pressés. Mais, à Maximilians Platz, les fiancés prirent une voiture qui, environ un quart d'heure plus tard, les déposait devant le square de la Blumen Strasse, à trois cents mètres de la maison désignée.

Pendant le trajet, Fritz avait imaginé et expliqué le rôle que devait jouer Edwige.

Le 118 de la Holz Strasse était une petite maison à deux étages et à quatre fenêtres de façade. Au-dessus de la porte, une plaque de marbre portait, gravé en lettres d'or, qui brillaient à la clarté d'un réverbère tout proche, le mot : « Krenkenhaus » (Maison de santé).

Arrivé devant la porte, Fritz tira fortement, à plusieurs reprises, la petite poignée de la sonnerie d'appel, tandis que, de son bras gauche, il soutenait Edwige, qui se mit à gémir.

La porte s'ouvrit et une infirmière se montra. La voix éploquée,



Fritz expliqua que sa femme venait d'être prise de douleurs atroces dans le square voisin où ils se promenaient, qu'il ne savait de quoi elle souffrait, il supplia qu'on l'accueillît quelques instants et qu'on lui donnât un cordial quelconque. Il paierait tout ce qu'on voudrait.

Cupide et apitoyée à la fois, d'ailleurs sans méfiance, l'infirmière les fit entrer, ferma la porte et les conduisit dans une petite salle éclairée, où Fritz déposa Edwige dans un fauteuil. Au même instant un homme entra, venant d'une pièce voisine. Il se pencha vers Edwige à qui l'infirmière touchait le front. La comédie était finie. Le drame commençait. Fritz mit le revolver à la main, après avoir jeté sur une table un paquet de cordes. Et, la voix dure :

— Holà ! l'homme, la femme, retournez-vous !

L'infirmière et le valet, brusquement redressés, se tournèrent, tandis qu'Edwige, se levant, se mettait vite de côté. Et ils furent pétrifiés devant la menace du revolver.

— Toi, ordonna Fritz au valet, prends ces cordes, une bande et de l'ouate ; bâillonnes et attache ta compagne. Tout de suite, ou je tire !

Les domestiques du Dr von Gudden savaient qu'à cette heure, pourtant peu tardive, le quartier était désert. Un coup de feu n'attirerait personne. Il fallait obéir. En quelques minutes, l'infirmière à demi évanouie, tombée dans un fauteuil, fut parfaitement ligotée et bâillonnée.

— Surveille-la, mon amie, dit Fritz à Edwige.

Et à l'homme :

— Passe devant. Mène-moi auprès de M^e Véra Dramiroff.

Le valet eut un mouvement de révolte.

— Ah ! pas de résistance ! gronda Fritz en lui appuyant sur la poitrine l'extrémité du canon du revolver. Marche !

L'homme marcha. On gravit les deux étages, on suivit un corridor. Tout était éclairé par des becs de gaz en veilleuse. Au fond du corridor, le valet sortit une clé d'une de ses poches et ouvrit une porte. Il voulut s'effacer.

— Entre ! ordonna Fritz.

Il ouvrit deux autres portes fortement capitonnées. Et l'on se trouva dans une chambre qu'éclairait à peine une veilleuse à huile. C'était une pièce aux murs capitonnés, meublée d'un lit bas formé d'un sommier posé sur un châssis, et de deux matelas, d'une table scellée au mur, aux coins arrondis et, devant la table, d'un pouf fixé au parquet.

— Chambre de fou ! Pauvre demoiselle ! pensa Fritz.

Tout habillé, Véra était debout, près du lit. Elle avait les cheveux défaits. Ses yeux étincelaient dans son beau visage.

— Je t'attendais, Fritz ! dit-elle de sa voix grave et musicale. J'étais sûre de toi et d'Edwige, pourvu que ma lettre lui fût remise. Le Destin m'a servie. J'avais sur moi une enveloppe, du papier et un crayon pour écrire à la baronne au cas où j'aurais réussi à tuer von Gudden, que l'on m'eût emprisonnée ou que je me fusse échappée. J'ai perdu le crayon. Mais avec un peigne qui me restait et du sang de mes veines, j'ai pu écrire. Et ils ont laissé la fenêtre ouverte, pour aérer... Ils m'avaient ligoté les mains dans le dos et bâillonné. Mais je suis souple. J'ai pu me détacher un instant, pour jeter la lettre entre les barreaux de fer. J'aurais pu crier. Mais ne sait-on pas qu'il y a des fous chez le Dr von Gudden ?

Elle eut un rire — et c'était sinistre.

— Descendons ! dit Fritz.

En bas, il confia son arme à Véra, et il bâillonna et ligota le valet. Ensuite, précédé par Edwige et Véra, qui s'étaient embrassées, il sortit, fermant les portes derrière lui.

— Où voulez-vous aller, mademoiselle ? demanda Fritz.

— Chez moi. Je ne veux pas compromettre la baronne. Et ma Natachka doit être dans une inquiétude.

Dans la Muller Strasse ils trouvèrent une voiture. Avant d'y monter, Véra Dramiroff embrassa de nouveau Edwige et lui passa une bague au doigt, en disant :

— En souvenir de moi, petite chérie. Et à Fritz, la main tendue :

— Merci, ami.

— Vous avez sauvé Edwige quand elle se noyait dans l'Isar, répondit Fritz très ému.

— Merci et adieu !

Elle monta dans le fiacre, jeta au cocher une adresse qui n'était point la sienne, d'où elle gagnerait à pied son domicile. Et la voiture partit.

Par la Frauenhofer Strasse, ils allèrent au quai de l'Isar, dont ils se mirent à remonter le cours. Et, dans la nuit, Fritz accompagna Edwige jusqu'au pavillon de garde du château Bad Pulach.

On attendait, ce soir-là, non sans anxiété, la belle Véra Dramiroff chez la baronne Truchsess, dont elle était la petite cousine par alliance. Et comme on la savait passionnément fanatique — bien qu'elle n'en eût jamais rien dit — du caractère et de la personne du roi, on redoutait qu'elle se livrât à quelque acte dangereux.

Mais on l'attendit en vain.

Et la baronne ayant envoyé chez elle, on apprit qu'elle était partie pour la gare, avec bagages, accompagnée de sa demoiselle de compagnie appelée Natachka.

On sut que les deux jeunes filles étaient montées dans le rapide de Vienne. Et l'on se perdit en conjectures.

(A suivre.)

LES AMÉRICAINS DANS LA BATAILLE



Les convois qui approvisionnent les troupes américaines fonctionnent avec une régularité remarquable. En voici un qui se rend dans la zone des combats.



L'armée américaine a adopté nos types de canons. Voici une batterie montant en ligne. Les artilleurs se sont déjà fait remarquer par leur habileté et leur savoir.



Le 104^e régiment, de l'Etat de Massachusets, vient d'être cité à l'ordre de l'armée : son drapeau a reçu la Croix de guerre, décernée aussi à 117 de ses soldats et officiers. C'est le premier régiment américain cité et décoré. Les Américains au feu poussent la bravoure jusqu'à la témérité la plus imprudente. On peut juger de leur belle allure par cette photographie prise au passage d'une division montant aux premières lignes.



ECHO S



LA TEMPÉRATURE MOYENNE EN FRANCE

La température moyenne de la France est, on le sait, de 10° C. environ. Ce chiffre est la résultante des moyennes de 58 stations où se font des observations thermométriques suivies depuis cinquante ans. La station qui présente la moyenne la plus voisine de la moyenne générale est Dunkerque.



Les deux stations possédant les moyennes les plus faibles sont celles du Puy-de-Dôme (3°72) et du Pic du Midi (1°92).

Celles qui présentent les moyennes les plus élevées sont Perpignan (14°19), Narbonne (14°08) et Menton (14°55). Nice n'a que 13°51.

Il est assez curieux d'observer que la différence de moyenne entre Nice et Roscoff n'est que de deux degrés : 11°41 pour Roscoff et 13°50 pour Nice. Brest arrive à 11°06 et, d'après les observations faites à Cherbourg, la différence serait encore moindre entre Nice et Cherbourg.

LE PHOQUE DANS L'ALIMENTATION

La guerre joue un mauvais tour à beaucoup d'animaux qui, autrefois, vivaient dans une paix relative. Le phoque est un de ceux-ci. Il présente un double avantage — pour lui-même un double inconvénient — il est riche en graisse et en viande. Or, la viande est très recherchée : la graisse l'est encore plus peut-être, à en juger par le nombre des sources de matières grasses, autrefois négligées, auxquelles on est trop heureux d'avoir recours aujourd'hui.

Aussi s'est-on mis, en Norvège, à faire au phoque une chasse très sérieuse. La viande de boucherie devient rare en Norvège, et la commission de ravitaillement a décidé aussitôt d'introduire dans l'alimentation publique la viande de phoque et celle de la baleine aussi. Remarquons d'ailleurs que ces viandes étaient utilisées au moyen âge et que la viande de baleine était un article de consommation fréquente en Picardie par exemple. Même à Paris, la baleine a figuré dans des menus de festins qui nous ont été conservés.

Il serait assez difficile d'approvisionner régulièrement de viande de baleine le marché norvégien, mais il ne sera pas difficile d'y introduire le phoque.

Chaque année, vers le cap Nord et dans l'Océan glacial, la chasse au phoque est pratiquée de façon régulière et systématique. Avec de la glace il est facile de rapporter beaucoup de viande de phoque. En 1916 les chasseurs ont rapporté en Norvège 64.000 carcasses. Le public n'ayant pas — ou plutôt n'ayant plus — l'habitude de la viande de phoque, des démonstrations pratiques et des conférences ont été instituées par les autorités : des apôtres de la viande de phoque vont de ville en ville et de village en village, proclamant l'excellence de cet aliment et le faisant déguster.

QUE DEVIENNENT LES POUSSIÈRES DANS LA MER?

Il tombe des poussières terrestres en mer ; au fond s'accumulent aussi les restes de tant d'animaux marins, de toute taille, souvent microscopiques, qui meurent sans cesse ; et il faut encore compter tous les sédiments apportés par les fleuves et qui coulent au fond de l'eau à des distances variables. Que deviennent ces dépôts thalassiques, comme les appellent les océanographes ?

Les sondages avec des appareils spéciaux qui rapportent à la surface des échantillons du sol sous-marin montrent qu'ils constituent ce qu'on a nommé la boue à globigérines, une substance marneuse, riche en carbonate de chaux (60 %), en argile et en sable. Le carbonate de chaux consiste surtout en fragments de coquilles microscopiques d'animaux inférieurs, foraminifères en général, et globigérines en particulier. Ces animalcules vivent par milliards dans l'eau :

à leur mort ils tombent au fond. Le sable est fait surtout de débris d'éponges, de spicules siliceux contribuant à en former le squelette, de coquilles de diatomées, etc. On trouve aussi dans cette boue à globigérines beaucoup de minéraux, fournis en partie par les volcans, en partie par la poussière cosmique qui tombe sans cesse du ciel.

Il est évident que la boue à globigérines occupe une large surface au fond des mers. Or, comme on admet généralement que les phénomènes actuels de la géologie sont la répétition et la continuation des phénomènes anciens qui ont donné naissance aux couches sédimentaires que nous connaissons tous, on se demande tout naturellement quelle est la roche sédimentaire connue ayant dû se former comme se forme le dépôt sous-marin actuel. C'est se demander aussi, et inversement, à quoi, dans l'avenir, pourra bien ressembler ce dépôt sous-marin actuellement en formation.

La réponse sur laquelle les géologues sont à peu près d'accord, c'est que la boue à globigérines deviendra de la craie. Non pas une craie identique à celle que nous connaissons, parce que l'ancienne contient des restes d'animaux qui n'existent plus et que la nouvelle en renfermera d'animaux qui n'existaient pas autrefois, mais une craie similaire.

La craie future renfermera-t-elle des bancs de silex ? C'est possible. Car le silex semble s'être formé dans la craie, après solidification de celle-ci. Cette craie renfermera bien des restes intéressants et si jamais elle émerge pour former une terre ferme, comme on la fouillera pour y retrouver les restes — qui pourront être précieux encore — de tant de vaisseaux ayant péri dans les guerres et en temps de paix aussi bien.

A QUELLE DISTANCE VA LA LUMIÈRE D'UNE BOUGIE ?

Cela dépend du temps naturellement et de la transparence de l'air. L'expérience faite dans un air parfaitement pur et transparent donne un chiffre élevé : 27 kilomètres. Une bougie étalon se voit encore à 27 kilomètres de distance dans l'air parfaitement transparent.

Mais on ne dit pas comment ce chiffre a été obtenu, à la suite de quelles expériences. Croyons sur parole...

TÉNACITÉ RÉCOMPENSÉE

Un journal de Londres raconte l'anecdote suivante, concernant un chien. Un voyageur habituel remarquait la présence constante à la station de chemin de fer de Cambridge, d'un collie qui paraissait guetter et chercher quelqu'un. Il s'informa et apprit que le maître de ce chien était parti depuis dix-huit mois pour le front où il se battait. Le chien l'avait accompagné jusqu'à la station, après quoi il avait été ramené au logis.

Depuis ce moment, le chien ne manquait pas un seul jour de retourner à la gare dès le matin, y passant toute la journée, jusque tard dans la soirée, attendant son maître, le cherchant parmi les voyageurs à chaque arrivée de train. Il était connu de tous les habitués qui, en passant, le caressaient et lui donnaient toute leur sympathie. Mais le quadrupède n'oubliait point sa préoccupation.

Il y avait dix-huit mois que le chien faisait patiemment le guet, toute la journée, à la station, quand enfin il revit son maître. Un soldat descendit d'un des wagons, vêtu de kaki. Au premier moment, le bon chien ne pouvait en croire ses yeux ; mais il regarda de nouveau, flaira, et dès lors ne douta plus et, se mettant debout, il posa ses pattes de devant sur les épaules de son maître et lui souhaita la bienvenue.

Sa ténacité était enfin récompensée, et il avait retrouvé son maître, là où celui-ci l'avait quitté dix-huit mois auparavant.

LES LIMITES DE L'UNIVERS

La récente découverte d'une nouvelle étoile dans une nébuleuse a incité les astronomes à examiner d'autres nébuleuses pour voir si elles n'auraient pas donné, elles aussi, naissance à des étoiles nouvelles. Et ils ont constaté qu'il en est ainsi pour quelques-unes. Un astronome américain qui les a étudiées croit pouvoir conclure que les nébuleuses spirales où sont apparues des étoiles nouvelles — des *Novæ* — sont probablement cent fois plus éloignées que les *Novæ* apparaissant — en dehors de toute nébuleuse — dans la voie lactée. Les nébuleuses spirales en question se trouveraient à des distances prodigieuses, à 100.000 années-lumière, à des distances telles que leur lumière met 100.000 ans à nous parvenir.

Ces nébuleuses appartiendraient à d'autres univers, tout à fait distincts de notre univers stellaire. Elles seraient même plus éloignées qu'il vient d'être dit, et l'astronome américain nous parle froidement de distances de 20 millions d'années-lumière. Le lecteur pourra s'amuser à calculer cette distance en kilomètres, en prenant pour point de départ le fait que la lumière fait 300.000 kilomètres à la seconde.

LE CINÉMATOGRAPE ET LES YEUX DES ENFANTS

Un médecin écossais, le Dr Pollock, ayant été frappé au cours de l'inspection d'une école du nombre de cas de strabisme convergent parmi les enfants ayant de trois à six ans, chez qui pourtant il n'observait ni troubles de la réfraction, ni astigmatisme et qui, suivant la méthode d'éducation Montessori, n'étaient exposés à aucune cause de fatigue visuelle, chercha à savoir à quoi pouvait tenir le phénomène constaté. La seule cause qu'il ait pu trouver était que les enfants étaient conduits deux ou trois fois par semaine au cinéma. Dans d'autres écoles, chez des enfants de même âge ou plus âgés, même fréquence du strabisme convergent, toujours en liaison avec le cinématographe. Souvent il constata aussi de la congestion du nerf optique et de la fatigue oculaire. Et souvent aussi il a vu que les représentations cinématographiques sont suivies de maux de tête et d'incapacité d'attention.

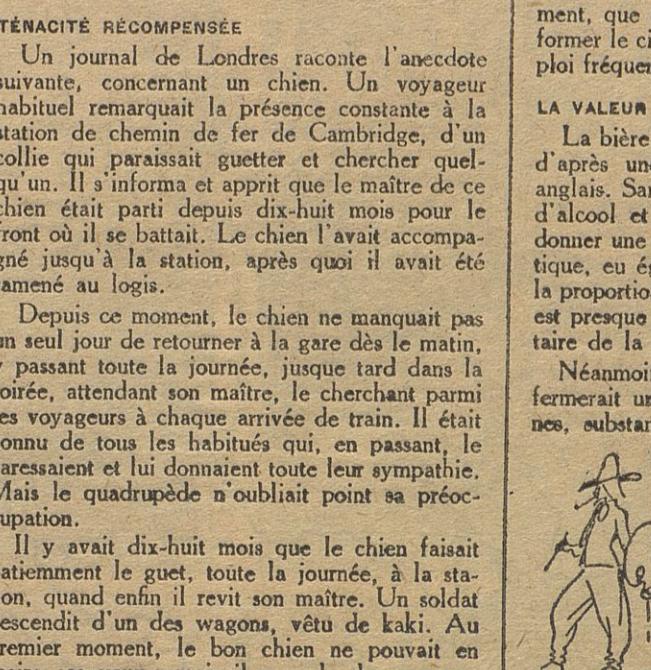
Pour lui, il est certain que la fréquentation du cinéma par les enfants augmente sensiblement le pourcentage du strabisme, et il est d'avis que le cinéma ne devrait pas être permis à l'enfant plus d'une fois par mois. Il pense aussi, naturellement, que ce serait une grande erreur de transformer le cinéma en méthode d'instruction d'emploi fréquent.

LA VALEUR ALIMENTAIRE DE LA BIÈRE

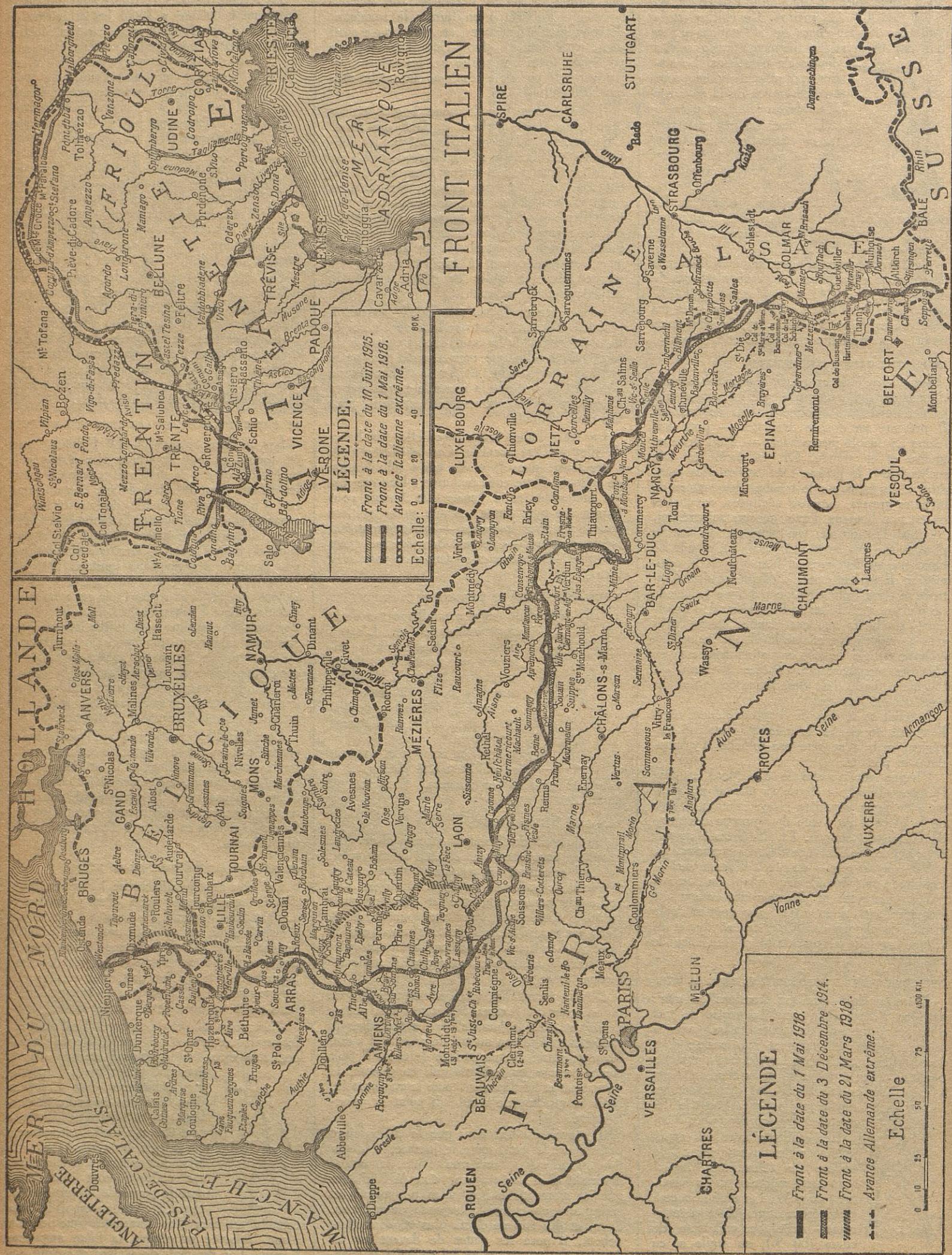
La bière est-elle alimentaire ? Pas beaucoup, d'après une récente étude d'un physiologiste anglais. Sans doute, il y a dans la bière un peu d'alcool et de sucre, mais pas assez pour lui donner une réelle valeur comme aliment énergétique, eu égard au volume et au prix. Quant à la proportion de matières protéiques azotées, elle est presque nulle. En somme, la valeur alimentaire de la bière est pratiquement nulle.

Néanmoins elle aurait du bon. Ainsi elle renfermerait une proportion appréciable de vitamines, substances chimiques mal connues encore, mais indispensables à l'organisme, substances dont l'absence dans le régime engendre le scorbut, le béri-béri, la pellagra peut-être et ralentit la croissance. Faite avec des grains d'orge, la bière doit contenir des vitamines, car celles-ci sont abondantes dans le germe de l'orge, du blé, etc. Et c'est pourquoi le pain complet est bien plus alimentaire que le pain blanc. Ajoutée au régime, la bière augmente l'assimilation des matières sucrées et surtout des matières grasses. À ce point de vue, la bière aurait son utilité alimentaire. Mais une utilité indirecte, non une valeur personnelle.

V.



LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917-1918)



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

L'AFFAIRE DU « BONNET ROUGE » AU CONSEIL DE GUERRE



Les débats de l'affaire du « Bonnet Rouge » ont commencé le 29 avril. Duval, Marion, Goldsky, Joucla, Landau sont poursuivis pour intelligence avec l'ennemi ; Vercasson et Leymarie (dans le médaillon) pour complicité.

SUR LE FRONT ORIENTAL

RUSSIE. — En présence de la continuation des empiétements des Allemands en Russie, le comité exécutif central des Soviets de Moscou s'occupe d'organiser une nouvelle armée rouge sur la base des principes de la suppression de l'élection des officiers et de l'instruction militaire obligatoire pour tous les citoyens. La durée du service sera de dix mois. Cette armée aura pour première mission de défendre le territoire contre les nouveaux alliés de la Russie. En Finlande, les forces germano-finlandaises ont enlevé Viborg aux gardes rouges. Cette ville n'est qu'à 120 kilomètres de Petrograd, dont les Allemands envisagent comme un fait imminent l'occupation militaire. Ils poursuivent leur marche sur Sébastopol dont, le 29, ils n'étaient qu'à 60 kilomètres.

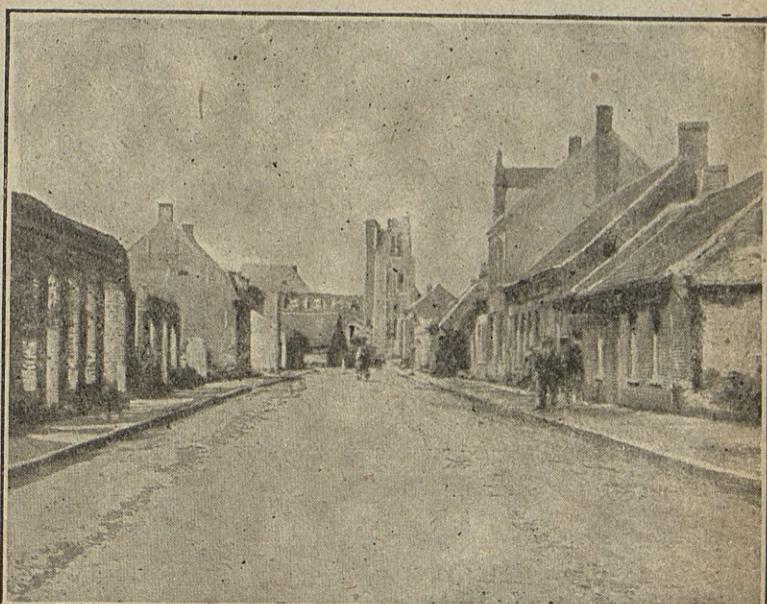
Le bruit a couru, le 30 avril, de source allemande, d'une restauration monarchique ; l'ancien tsarevitch aurait été proclamé tsar et le grand-duc Michel régent ; mais à la date du 2 mai, on n'en avait aucune confirmation.

MACÉDOINE. — Les troupes alliées continuent à harceler l'ennemi en de petites opérations qui leur rapportent toujours quelque gain. On confirme, le 24, que la reconnaissance opérant au nord du Devoli le 23 a eu un

excellent résultat, ayant fait subir de grosses pertes à l'ennemi, qui a été contraint de se retirer non sans avoir laissé aux mains des nôtres une dizaine de prisonniers autrichiens. Les Serbes, très attaqués sur la position qu'ils ont conquise le 21, la conservent et repoussent toutes les tentatives bulgares pour la reprendre. Les Serbes se font remarquer de nouveau le 25 en pénétrant dans des tranchées ennemis où ils exécutent des destructions. On signale encore un fait d'armes à leur actif le 28, sur le Dobropolje : ils pénètrent dans une tranchée et en chassent les occupants à la grenade. Le 29 ils forcent une autre position, dans la région de Nonte, y font des prisonniers et exterminent le reste de la garnison.

MÉSOPOTAMIE. — L'armée du général Marshall a remporté, du 28 au 30, de nouveaux succès. Plusieurs colonnes, après une préparation longue et minutieuse, sont parties de Bagdad par la route de Mossoul par Kifri et Kirkuk. Kifri, situé à 200 kilomètres au nord-est de Bagdad, fut enlevé le 28 ; les Turcs, surpris, battirent précipitamment en retraite, mais la cavalerie anglo-indienne les atteignit, leur tua une centaine d'hommes, leur fit 538 prisonniers et leur enleva un matériel de guerre abondant. Nos alliés s'emparaient, le 30, de la ville de Tuz-Kurmatli, à 50 kilomètres au nord-ouest de Kifri. Leur butin total comprend dix-huit canons, du matériel de transport et 1.800 prisonniers. Ils annonçaient, le 1^{er} mai, qu'ils avaient atteint la rivière Taug.

VILLAGES BELGES OCCUPÉS PAR LES ALLEMANDS



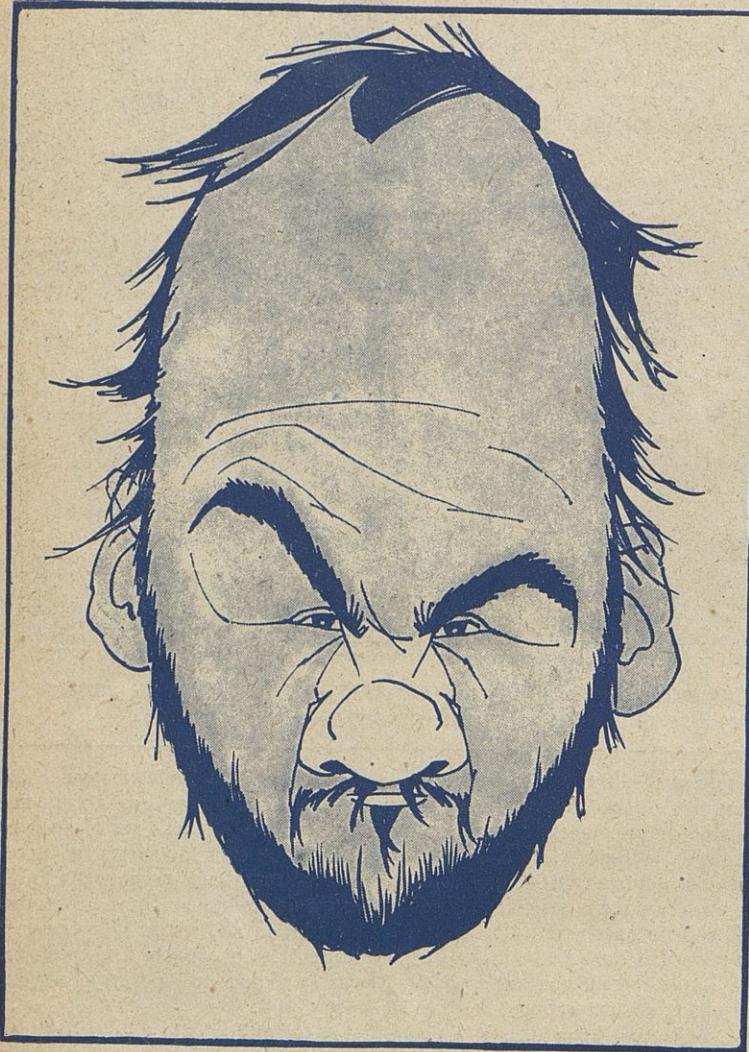
Les villages belges libérés par la brillante offensive des armées anglaises d'octobre 1917 sont occupés de nouveau par les Allemands. Voici, à gauche, Poelkappelle, et, à droite, Passchendaele, qui se trouvait sur le front britannique.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

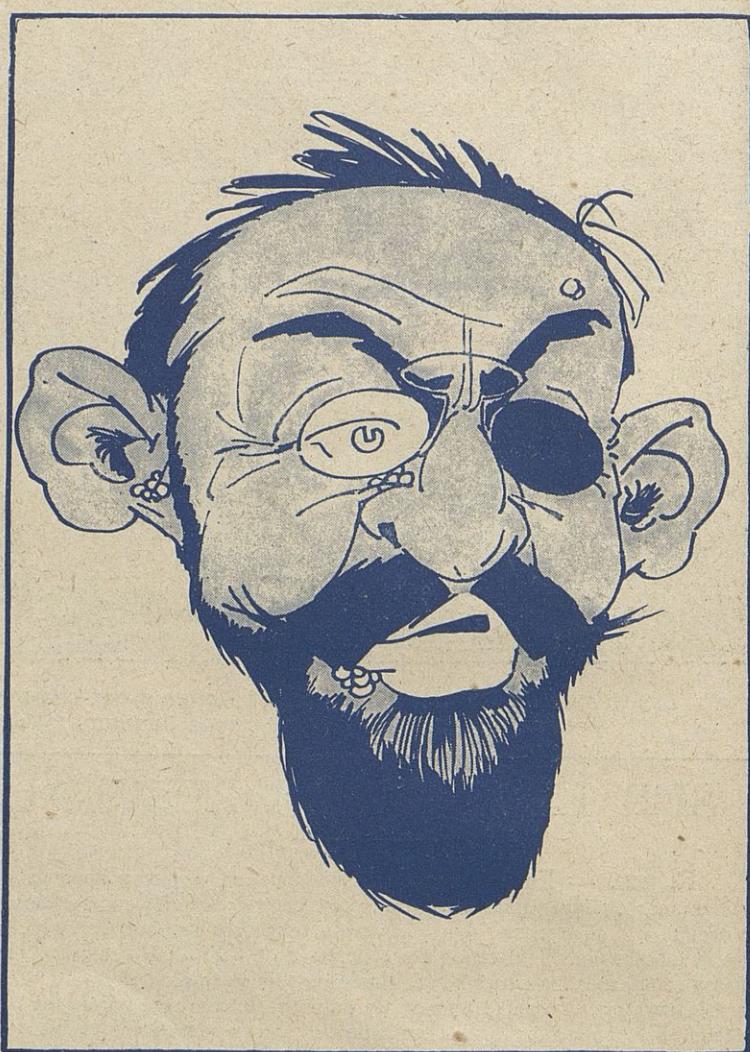
La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 185 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 9 et intitulé : « Auprès d'une batterie anglaise. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

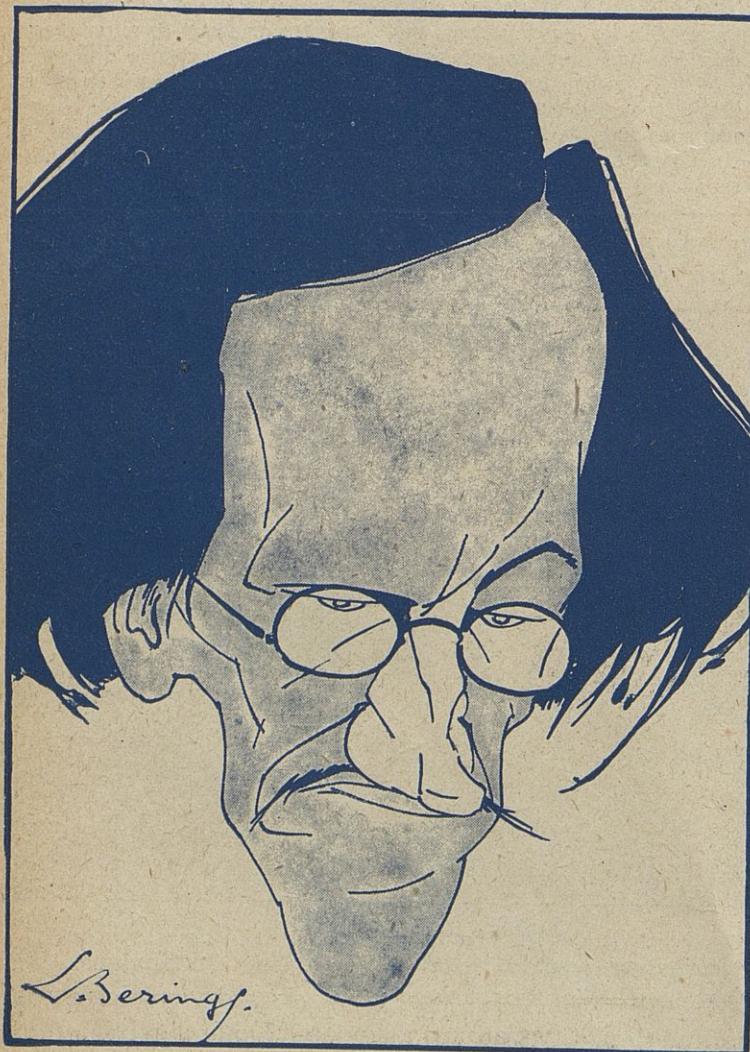
La Guerre en Caricatures



KRILENKO



IOFFE



ANTONOV



KAMENEFF

TÊTES DE BOLCHEVIKS